

On lit toujours « contre », nous dit Daniel Pennac. Nous l'avons lu contre la morosité, les renoncements et alibis de toutes sortes, contre les dogmatismes. « *Ils ne lisent pas* » ! Professeurs découragés, bibliothécaires désenchantés, parents que l'anxiété rend malhabiles, le livre de Pennac est un réconfortant rappel de quelques vérités très simples.

Pour comprendre la saturation de ces jeunes consommateurs blasés, leur fuite inquiète devant les livres, il nous renvoie à la case départ, à l'émerveillement premier qui passait par la voix aimée (*raconte !*) puis à la découverte des premiers mots et à l'alchimie du livre.

Quelques années encore, et c'est le désenchantement et la rupture. Responsables ? Nous tous, avec notre manie de vouloir qu'« ils comprennent », le livre devenant un devoir, un pensum, un pavé, entraînant avec lui la perte du sens.

Mais Daniel Pennac ne dresse ici ni un constat d'échec ni une mise en accusation. Il ouvre plutôt un parcours libre dans la redécouverte toujours possible du plaisir, qui n'est jamais vraiment perdu, tout juste égaré.

Surgissent alors des personnages : le souvenir de Perros, ébouriffé et inspiré, tirant de sa sacoche, en vrac, les titres qu'il va lire à ses étudiants, et ce bruissement de vie que provoquait sa lecture. L'expérience récente d'un autre professeur qui a osé un jour entreprendre la lecture du *Parfum* de Süskind devant une classe d'adolescents méfiants, vaguement ricaneurs, effarés par l'épaisseur du bouquin ; osé lire à haute voix - s'exposant ainsi car « dès que la voix s'en mêle, le livre en dit long sur le lecteur », - et les entraîner à leur insu dans le bonheur des mots. Mais ce bonheur ne prend sens que lorsque la lecture redevient intime, n'importe où, n'importe quand, n'importe comment, dans ce tête-à-tête irremplaçable avec le livre.

Des pédagogues sourcilleux reprocheront à Pennac de négliger le programme et de faire fi d'une démarche discursive. D'autres trouveront sans doute à dire dans ce rappel d'évidences si simples qu'elles ont fini par nous échapper : que la véritable pédagogie est l'art de savoir perdre du temps, qu'elle passe - osons-le dire ! - par l'amour des livres et la confiance de ceux à qui on les transmet, que la lecture est un cadeau et que tout plaisir est gratuit.

Que ces mêmes pédagogues n'aillent pas lui reprocher de négliger les « grands auteurs ». C'est dans leur compagnonnage que parle Pennac, à ses côtés : Rousseau, Kafka, Klaus Mann et ce sont les plus « forts » qu'il offre à ses lecteurs, Tolstoï, Stevenson, Chester Himes et Marquez... mais dans une découverte buissonnière à travers le temps et les littératures - avec, au détour du chemin, la surprise de

Daniel Pennac :
« Comme un roman »,
Gallimard, 1992,
175 p. 85 F.

« En argot, lire se dit ligoter. »

En langage figuré un gros livre est un pavé.

Relâchez ces liens-là, le pavé devient un nuage ».

NOTES DE LECTURE

**Daniel Raichvarg et
Jean Jacques :**
**« Savants et
ignorants : une
histoire de la
vulgarisation
des sciences »,
Le Seuil
(Science ouverte),
1991, 290 p., 130 F.**

retrouver Stendhal ou La Fontaine, les auteurs-mal-aimés redevenus simplement des livres, de bons livres.

Bref, le propos généreux d'un qui aime vraiment les livres, qui admet qu'on les refuse mais qui trouve intolérable qu'on se sente rejeté par eux et qui propose un chemin possible pour en retrouver le goût.

Mais le charme de ce texte qu'on lira « comme un roman » avec un foisonnement de scènes, de dialogues et de personnages étonnants, c'est la voix chaleureuse et pleine d'humour de son auteur.

Claude Hubert-Ganiayre

Qui, mieux que ces deux auteurs, l'un pédagogue spécialiste de l'histoire des sciences et créateur de spectacles à caractère scientifique, l'autre scientifique de laboratoire et auteur d'ouvrages de réflexion sur les sciences, aurait pu brosser une fresque aussi exhaustive de la vulgarisation scientifique sous toutes ses formes à travers les âges ?

Devant un champ aussi vaste, les auteurs ont limité leur propos à une période (en gros : de la Renaissance à la création du Palais de la Découverte en 1937), à un pays, la France, et à un domaine, celui des sciences « exactes » et des techniques, en excluant les sciences humaines.

Il est vrai que cette période a vu les premiers essais balbutiants d'explications en langue vulgaire (par exemple les conférences en plein air de Bernard Palissy), le succès des Encyclopédistes et des salons au XVIII^e siècle, l'âge d'or de la science triomphante au XIX^e et enfin les premiers signes du doute sur les limites et les erreurs possibles de la science contemporaine.

« Savants et ignorants », titrent nos auteurs. Par la force des choses ils s'intéressent surtout aux savants (ou à ceux qui parlent en leur nom) car ils ont laissé des traces écrites, dessinées, filmées de leurs activités et celles-ci sont éventuellement mesurables (nombre de conférences, tirage des ouvrages, durée de vie des périodiques scientifiques...).

Les « ignorants », par contre, sont beaucoup plus difficiles à cerner, tant en genre de public qu'en nombre d'individus touchés par les actions de vulgarisation. Ce public, les acteurs de la vulgarisation le désignent souvent eux-mêmes : ce sont « les esprits intelligents ayant reçu une bonne culture moyenne » (*La Science et la Vie* 1913), les femmes, symboles d'ignorance et de curiosité, les enfants, ou tout simplement « le grand public ».

En bons scientifiques, Raichvarg et Jacques ont donc découpé la période qu'ils étudient en phases et ils posent les questions : qui vulgarise ? pourquoi ? pour qui ? comment ?

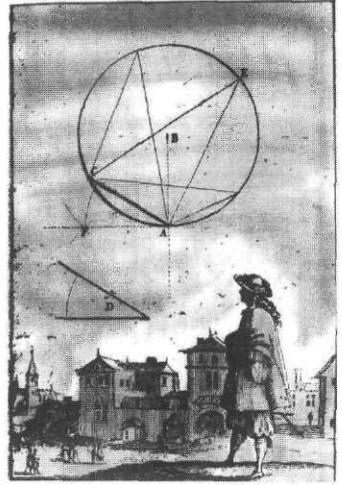
Ils montrent donc comment, après les précurseurs (Réaumur, Buffon, Mme de Châtelet, etc.) les pères-fondateurs d'un nouveau métier apparaissent (L. Figuiet, J-H. Fabre, etc.). Puis défile une impressionnante galerie (un peu fastidieuse) de « savants », de romanciers, de journalistes, ingénieurs, illusionnistes...

Le « comment » de la vulgarisation est étudié en détail ainsi que l'importance des différents vecteurs suivant les époques : conférences, livres (roman, encyclopédie, etc.) revues, cabinets de curiosités, expositions, muséums, vues fixes, films, maquettes, jouets, théâtre, poésie...

Que concluent les auteurs ? Faute de pouvoir affirmer que l'histoire des sciences ou celle de la vulgarisation ont un sens, ils considèrent à juste titre que leur parcours dans ce domaine peut apprendre des choses utiles ou utilisables à « ceux qui considèrent que le partage du savoir est un but valant la peine d'être poursuivi. Un postulat qui n'est d'ailleurs pas évident pour tout le monde, puisque certains sont prêts à défendre la propriété de leur savoir, tout comme celle de leur pouvoir. » Ils affirment, et c'est une évidence que la vulgarisation est une tâche difficile, qu'elle doit témoigner d'un état d'esprit que l'homme de science ne possède pas naturellement et qu'il est pratiquement impossible de mesurer son impact sur le public visé.

Conclusions modestes donc, pour un ouvrage érudit, doté pour le surplus d'une importante bibliographie.

Pierre Bonhomme



Savants et ignorants, Seuil